



Photo Laprés &amp; Lavergne, 360, rue St-Denis

L'HON. SÉNATEUR J.-O. VILLENEUVE, DÉCÉDÉ

## LENDEMAIN DE FÊTE

Les Anglais ont un mot bien caractéristique pour désigner la période d'accalmie, fertile en pensées graves sinon toujours sereines, qui suit toute effervescence quelconque. Ils appellent cela *aftermath*, c'est-à-dire "après la fauchée," qui est cet instant exquis où le moissonneur, sa journée faite, détend ses membres fatigués, et se complait à regarder les épis abattus, tout en songeant à sa tâche du lendemain.

Il ne doit pas être trop tard pour parler encore de la dernière célébration de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal, afin, si possible, de tenter d'en dégager de nouveaux enseignements.

Tout d'abord, et cela est évident, nous sommes bien de sang latin, encore que moins démonstratifs que les Latins d'Europe. Comme les Romains réclamant de César le *panem et circenses*, nous aimons les grandes démonstrations du dehors, tout un peuple jeté à la rue pour voir défiler un cortège quelconque : Saint-Jean Baptiste ou Fête Dieu, retour triomphateur d'homme politique ou mort célèbre s'acheminant tout bonnement vers la Côte-des-Neiges. Qu'on se rappelle, par exemple, les funérailles de Mercier, par ce clair et ensoleillé matin de novembre, où, dans le fracas des cloches, et de voir le débordement de toutes ces multitudes, on se serait plutôt cru en pleine fête populaire.

\* \*

Mais c'est là à peu près tout ce que nous semblons tenir de notre origine française, car, pour le reste, c'est-à-dire pour cette exubérance de sentiments si propre aux sept-huitièmes des Français, nous sommes devenus d'un flegme absolument déconcertant. Effet, sans doute, d'un long contact avec les Anglais, qui ne passent pas, comme l'on sait, pour avoir l'enthousiasme habituellement délirant. Et pourtant, il y a bien les saturnales de Londres, lors de l'entrée de Roberts à Prétoria, et, plus près de nous, les frasques des étudiants du McGill, à la reddition de Cronje.

Enfin, et quoi qu'il en soit, l'anomalie existe pour nous ; l'explique qui pourra.

A-t-on remarqué, par exemple, combien il en a coûté d'efforts absolument perdus, dans la soirée du 23, au parc Lafontaine, pour faire vibrer un courant patriotique quelconque à travers cette énorme foule de 60,000 personnes ? En France, et dans une semblable occasion, c'eût été comme un grondement continu de mer humaine, grondement fait de ces mille et un bruits divers, chants, cris, acclamations, par lequel un peuple cherche à manifester ses sentiments.

Là, rien, ou si peu. Sur l'estrade, des chants canadiens, commandés à des choristes, se succédaient sans relâche, mêlés à l'hymne *O Canada, terre de mes aïeux*, et toujours, à travers cette foule, aucune manifestation collective, rien qui pût indiquer que le grand frisson allait enfin passer, ce frisson avant-coureur des débordements populaires. Ça et là, quelques claquements de mains, et c'était tout. Un instant, on put avoir confiance, quand le feu de la Saint-Jean, d'un symbole si touchant, s'éleva dans l'air calme et limpide de cette belle nuit de juin. Des applaudissements éclatèrent, mais pour cesser aussitôt, et ce fut presque avec indifférence qu'on regarda le bûcher achever de se consumer.

\* \*

Et pourtant, l'idée de la "patrie" s'est présentée, ce soir-là, bien qu'assez obscurément, chez les trois quarts de ceux qui assistaient à cette manifestation. On le sentait à l'aspect subitement recueilli des hommes, et aux regards émus des femmes. Par exemple, quand l'hymne superbe "O Canada" montait dans les airs, souligné par les cuivres de l'orchestre, chacun devinait que tout cela cachait un sens très noble, très grand, et, un peu plus, le même souffle aurait enveloppé toute cette multitude, souffle divin où s'allument tous les sacrifices, tous les dévouements, synthétisés en cette abstraction sublime qui se nomme le drapeau.

Et c'est bien là pourquoi le dernier enseignement que nous voulions retirer de la célébration de lundi est tout particulièrement consolant et réconfortant. La patrie canadienne-française existe réellement, et cette patrie-là c'est dans notre province de Québec qu'elle est en train de s'élaborer. On a parlé d'en fonder une autre dans la Nouvelle-Angleterre, où se sont dirigés depuis quarante ans des milliers et des milliers des nôtres. Mais cette tentative, si intéressante qu'elle soit, ne doit pas nous faire perdre de vue que c'est ici, dans la vallée du Saint-Laurent, que se trouve le foyer initial de notre race, auquel tout remonte, dont tout dépend. Nous devons, à ce propos, adresser tout particulièrement nos remerciements au ministre des travaux publics, M. Tarte, qui, dans son discours de lundi, a exposé bien crânement que l'assimilation des Canadiens-Français dans le "grand-tout" du Dominion, loin d'être désirable, était une pure utopie.

Donc, c'est entendu, nous sommes un peuple distinct, et, si on le veut, nous serons saisis nous aussi, un jour, de ce souffle précurseur des grandes choses qui achèvera de donner à la patrie canadienne-française la physionomie à laquelle elle a droit, dans l'Amérique du Nord, de par son histoire et ses traditions.

SYLVA CLAPIN.

## LE TRICOLEURE

Salut noble drapeau, le plus cher à mon cœur,  
Toi dont le nom partout, apparaît en vainqueur,  
Toi dont le bleu d'azur est la couleur première,  
Qui garde du danger, sous ton aile légère.  
Salut drapeau fougueux, dans ton sublime flanc  
Je vois étinceler un pur rayon... le blanc,  
Cette belle couleur, doux reflet d'innocence,  
Inspirant au soldat la force et la vaillance,  
Salut symbole aimé d'un peuple fort et grand,  
Qui toujours voit son nom prospère et triomphant ;  
Tu caches sous tes plis le plus beau des emblèmes,  
Celui qui bien souvent, dans les instants suprêmes,  
A consolé les cœurs et ramené la paix.  
Le rouge, c'est l'espoir qui ne trompe jamais.  
Salut noble étendard que couronne la gloire,  
Brillant d'un vif éclat aux pages de l'histoire.

ALEXANDRE ST-PIERRE

## L'HONORABLE M. TURGEON



Photo. Dumas, 112, rue Vitruve

Le jour même où tous les Canadiens-français célébraient avec une pompe extraordinaire leur fête nationale, le gouvernement français nommait par une attention toute délicate, officier de l'Instruction publique l'un des fils les plus distingués du Canada, l'honorable M. Turgeon.

Inutile de dire que cette nouvelle a été reçue avec une satisfaction évidente dans le monde politique comme dans celui des lettres.

Personne, plus que l'honorable M. Turgeon n'était digne d'une aussi haute marque d'estime de la part du gouvernement français, tant à cause de son patriotisme si éclairé, que pour ses efforts constants à la conservation de notre langue et de nos traditions françaises.

C'est un lien de plus qui nous rattache à notre ancienne mère-patrie, dont le souvenir est resté si vivace depuis plus d'un siècle parmi notre population canadienne.